



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

54 | 2014

Edme François Jomard (1777-1862). Un « Égyptien »
de Polytechnique

Les saint-simoniens en Égypte

Michel Levallois



Édition électronique

URL : <http://sabix.revues.org/1110>

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de
l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 43-45

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Michel Levallois, « Les saint-simoniens en Égypte », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 54 | 2014, mis en
ligne le 13 novembre 2014, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://sabix.revues.org/1110>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© SABIX

LES SAINT-SIMONIENS EN ÉGYPTE

Michel LEVALLOIS

« Saint-simoniens », puisqu'héritiers intellectuels du penseur Henri Saint-Simon (1760-1825), c'est à l'initiative du Père Enfantin (1796-1864), d'Émile Barrault (1799-1869) et de Michel Chevalier (1806-1879) qu'ils ont entrepris une nouvelle expédition d'Égypte entre 1833 et 1851, et se sont institués continuateurs de la mission de régénération de l'Égypte voulue par Bonaparte. Ils ont pris le relais des hommes du « moment post-napoléonien », que furent Soliman Pacha, Clot Bey et Linant de Bellefonds (1799-1883), mais leur œuvre demeura longtemps oubliée.

Le colloque sur *Les saint-simoniens et l'Orient, vers la modernité* organisée à Sénanque en juin 1987 par Magali Morsy marqua le début de la redécouverte de cette entreprise qu'Amin Fakry Abdel Nour appellera une « seconde expédition culturelle »¹. En novembre-décembre 1989, Philippe Régnier, chargé de recherche au CNRS organisa l'exposition *Les saint-simoniens en Égypte (1833-1851)* au Centre culturel français du Caire et publia avec Amin Fakri Abdel Nour un catalogue qui est encore aujourd'hui l'ouvrage de référence sur la question.² L'exposition fut présentée à l'Institut du Monde Arabe en 1992, et en 1993 Philippe Régnier publiait aux éditions de L'Harmattan à Paris, *Le Voyage d'Orient et les poèmes de Ménilmontant et d'Égypte* d'Ismaïl Urbain.

En 2006, sous l'impulsion décisive de Jean-Noël Jeanneney, alors président de la Bibliothèque nationale de France, fut monté dans les salons de la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris, l'exposition *Du Nouveau Christianisme au canal de Suez, le siècle des Saint-simoniens*, dont Philippe Régnier partagea le commissariat et la direction du catalogue avec Nathalie Coilly, conservateur de la BNF.

Cet événement fut suivi au Caire, en juillet 2010, d'un colloque sur *Les saint-simoniens en Égypte, les voies de la modernité*, placé sous l'égide du Conseil suprême de la culture et magistralement organisé par Ahmed Youssef.

Ce travail en profondeur et de longue haleine a été celui d'une équipe pluridisciplinaire, composée de chercheurs et d'universitaires professionnels et non professionnels qui ont réuni leurs forces au sein d'une association, la société des Amis d'Ismaïl Urbain, qu'ils ont créée en 1987 en suivant les recommandations du colloque fondateur de Sénanque, et qui est devenue en 2006, pour l'exposition de l'Arsenal-BNF de 2006, Société des études saint-simoniennes.

« L'expédition » des saint-simoniens en Égypte est un enfant du « mythe oriental » qui s'est formé à partir du souvenir très vivace de l'expédition de Bonaparte et des travaux de l'expédition scientifique ainsi que des relations de voyage en Orient du premier romantisme représenté par Chateaubriand et Lamartine. Les enseignements de Prosper Enfantin, devenu en 1831, le Père suprême du mouvement, les prédications d'Émile Barrault et les articles du *Globe* de Michel Chevalier sur le *Système de la Méditerranée* ont inscrit ce mythe dans un nouveau modèle historique qui réintérait « le monde arabo-musulman complètement laissé dans l'ombre... comme si la CHRÉTIENTÉ était synonyme d'HUMANITÉ »³. Ils l'ont décliné en une vision géopolitique du monde arabe « berceau de la civilisation antique » appelé à devenir le lieu de la « fusion » de la civilisation chrétienne et de la civilisation musulmane », et en un programme politique, économique et culturel mis en œuvre par « l'association universelle [qui] assurera la paix et l'émancipation des peuples à travers les pompes de l'industrie l'éclat de la science et les jouissances des arts ».⁴

¹ Magali Morsy, dir. *Les saint-simoniens et l'Orient, vers la modernité*, Edisud 1989

² Disponible à la Société des études saint-simoniennes.

³ *Ceuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, Paris, 1865-1878, Tome XIV, Lettre du 30 novembre 1831.

⁴ *Le Globe* du 5 février 1832, in *Le saint-simonisme, l'Europe et la Méditerranée* Éditions Manucius 2008

C'est en Égypte que les saint-simoniens sont passés à l'acte. Les treize premiers arrivèrent à Alexandrie en mai 1833, avec Émile Barrault, sous la bannière des Compagnons de la Femme, après s'être fait expulser d'Istanbul. Ils furent rejoints en octobre par le Père Enfantin qui réorienta l'expédition en lui fixant pour objectif la construction d'un canal ou d'une voie de chemin de fer à travers l'isthme de Suez. Mais Méhémet-Ali en décida autrement et imposa à Enfantin de construire un grand barrage qui devait permettre de mieux répartir les eaux des crues du Nil entre les branches de Rosette et de Damiette par le creusement de nouveaux canaux. L'ouverture de ce chantier pharaonique qui devait mobiliser des dizaines de milliers d'ouvriers se fit en grande pompe le 15 août 1834. Mais l'épidémie de peste qui éclata l'année suivante et des difficultés financières aggravées provoquèrent un retournement dans l'attitude du pacha qui décida « qu'il ne voulait plus de barrages ». Le chantier sera repris en 1847 par Mougel Bey qui en fut dessaisi en 1853.

Ils n'eurent pas plus de succès avec le projet de canal à travers l'isthme de Suez dont ils avaient rêvé, un canal des deux mers qui devait faire communiquer la Mer Rouge et la Méditerranée, car en dépit de leurs efforts pour faire avancer les études et réunir les concours financiers, c'est finalement Ferdinand de Lesseps qui fut appelé par le Pacha Saïd à construire le canal selon le tracé direct et non selon le tracé indirect de Paulin Talabot (1799-1885). L'inauguration aura lieu en novembre 1869, en présence de l'Impératrice Eugénie et de l'Émir Abd el Kader. Le Père Enfantin était mort en 1864 et aucun saint-simonien ne fut invité...

Et pourtant, les saint-simoniens ont laissé une empreinte profonde et durable en Égypte. Et cela pour trois raisons.

La première est la qualité et la diversité des compétences qui répondirent à l'appel du Père Enfantin. Hommes, femmes, ingénieurs, techniciens, médecins, dessinateurs, artistes, ils trouvèrent à mettre leurs talents au service des Égyptiens dans de nombreux domaines. Le premier et le plus remarquable des coopérants militants emmenés par Enfantin est le polytechnicien et ingénieur des Mines, Charles Lambert (1802-1864). Il a accompli toute sa carrière dans ce pays où il est resté vingt ans et qui lui donnera le titre de Bey. Il créa l'École des mines qu'il dirigea de 1836 à 1840, puis l'École polytechnique de Boulac qu'il dirigea de 1840 à 1849. Il en fit le plus beau fleuron du système d'enseignement organisé par Méhémet-Ali. À travers le réseau de professeurs qu'il a su constituer à partir des boursiers égyptiens envoyés à Paris, il a pu former d'excellents ingénieurs qui furent aussi des hommes acquis à ce qu'ils appelaient la « civilisation », c'est-à-dire croyant à l'efficacité du progrès technique comme facteur de développement économique et de progrès social. Membre du conseil supérieur de l'Instruction publique, Lambert a participé à l'élaboration de toutes les réformes du système scolaire en étroite liaison avec le ministre Ethem bey. Il a assumé également de multiples expertises techniques. Le bilan qu'il a dressé en 1849 des travaux qu'il a menés et auxquels il a prêté son concours sous le règne de Méhémet-Ali est éloquent : barrage du Nil, chemin de fer et canal de Suez, irrigation, mines, topographie et cartes, organisation des travaux publics, programmes et inspections des Écoles, Observatoire, Poudres et Salpêtres, fabriques de papiers et d'indiennes, voirie, ponts et chaussées, distribution des eaux du Caire.

Le nom de Charles Lambert est inséparable de celui de Linant de Bellefonds (1799-1883). Celui-ci était déjà sur place en Haute Égypte lorsque les saint-simoniens sont arrivés et il quitta le pays bien après eux en 1854. Il n'était pas membre de leur « famille », mais devenu leur compagnon de route, il a été reconnu par Enfantin comme un des leurs. Il leur a apporté sa connaissance du pays, ses bonnes relations avec le pacha et ses ministres, et les saint-simoniens ont œuvré avec lui sur le chantier du barrage sur le Nil et sur les études préparatoires. Il fit approuver par le Pacha l'extension à la Basse Égypte de la réorganisation des services de l'irrigation qu'il avait testée en Haute Égypte. Avec l'aide de Lambert et Bruneau, il obtint la création du corps des ingénieurs de l'irrigation dont il gardera la direction jusqu'à sa retraite⁵, ainsi que celle du Conseil général des ponts et chaussées qui fut aussi placée sous sa direction. Dès 1821, il avait reconnu et préparé un projet de liaison des deux mers par la Basse Égypte et en 1847, il dressa une nouvelle carte de l'isthme pour la société d'études créée par Enfantin à partir des nivellements faits par Bourdaloue. Deux ans, après il construisit la route du Caire à Suez.

⁵ Ghislaine Alleaume, « La mise en place du Corps des irrigations en Égypte (1821-135) : entre tradition et imitation de l'Europe », dans Patrice Bret et Irina Gouzévitch (dir.), *La mise en place de la communauté internationale d'ingénieurs dans la première moitié du XIX^e siècle*. Paris, Centre de recherche en histoire des sciences et des techniques/Cité des sciences et de l'industrie, 1997, p. 78-99.

Suivant l'exemple et avec la caution de ces deux grandes figures, Michel Bruneau (1794-1864), autre polytechnicien, enseigna à l'École militaire de Tourah dès 1836, puis en assura la direction jusqu'en 1846, de même, le docteur Nicolas Perron qui fut professeur à l'École de médecine puis la dirigea de 1839 à 1850. Il faudrait citer les Villarceau, Prax, Granal, Fourcade, Alric, qui ont eux aussi enseigné dans ces écoles.

Cette entreprise collective et officielle a été également riche d'initiatives militantes individuelles. Il faut citer celles de Clorinde Rogé et de Suzanne Voilquin pour l'éducation des filles, l'instruction médicale et de la santé des femmes, celles d'Antoine Ollivier, Amédée Busco, Charles Duguet pour la création d'exploitations agricoles modèles. Elles furent souvent des échecs, mais elles contribuèrent à préparer les esprits à des réformes dans les domaines les plus variés.

La deuxième raison est que les saint-simoniens inaugurèrent une coopération de longue durée fondée sur le partenariat, c'est-à-dire le partage des décisions, la formation et sur la reconnaissance culturelle. Lambert et Machereau firent souche en Égypte, Urbain se convertit à l'islam, et comme Perron qui se passionna pour la littérature préislamique et commença une carrière d'orientaliste, il apprit l'arabe. Combes et Tamisier explorèrent l'Abyssinie, Tamisier le Hedjaz. De retour à Paris, Félicien David fit entendre pour la première fois une musique symphonique inspirée du désert et de l'Orient, le Père Enfantin, Émile Barrault et Nicolas Perron, qui publia la traduction du *Précis de législation musulmane selon le rite malékite* se firent les propagandistes d'une Égypte en voie de modernisation et de relations apaisées avec l'Islam.

Enfin, ils bénéficièrent de l'appui et de l'expérience égyptienne de trois personnalités d'exception que furent, outre Linant de Bellefonds (1799-1883), le colonel Sève (1788-1860), devenu Soliman Pacha, et le médecin Clot Bey (1793-1868) qui les introduisirent et les aidèrent dans leur action.

Je terminerai en disant un mot de l'action des saint-simoniens en Algérie qu'ils ont conçue comme la poursuite, voire le remplacement de leur entreprise égyptienne. En fait, elle fut la contre-épreuve de ce qu'ils firent et initièrent sur les bords du Nil. La Régence d'Alger n'avait ni les équipements, ni les ressources de l'Égypte, et son administration ottomane avait disparu devant la conquête française. Ils s'y rendirent individuellement, y furent beaucoup moins nombreux et ils ne se trouvèrent pas au service d'un souverain indépendant, mais d'une armée de conquête coloniale. Leur rêve oriental se brisa sur la logique de la colonisation de peuplement européen qui exigeait des terres, des institutions françaises, la prépondérance des immigrés sur les indigènes privés des droits attachés à la citoyenneté. La famille saint-simonienne éclata entre ceux qui comme Enfantin, Carette, Warnier, Fournel prirent le parti des « colonistes » et « les indigénophiles » qui, à l'exemple d'Ismaÿl Urbain (1812-1884), tentèrent de s'opposer à cette logique assimilatrice, de transformer la colonisation par la civilisation, et de réaliser en Algérie non pas un Royaume arabe, mais une synthèse franco-musulmane...

En conclusion, ils firent œuvre pratique, se rendirent utiles, ouvrirent des voies mais ils ne purent changer véritablement le cours des choses, en Algérie celui d'une colonisation de peuplement qui finira par l'emporter, et en Égypte, celui d'un système militaro-commercial qui ne résistera pas à la colonisation britannique.

